

**Par Antoine AUGÉY-DUFRESSE**

**RELATION  
DU NAUFRAGE DE L'AVISO A VAPEUR**

***Le Duroc***

SUR LE RÉCIF MELISH (OCÉANIE)

et

**VOYAGE  
EFFECTUÉ PAR LES TROIS CANOTS**

*Envoyés en expédition*

VERS L'ILE DE TIMOR

Le sept août 1856, à dix heures et demie du matin, le Duroc quittait la rade de Nouméa. Il devait, par le détroit de Torrès et le Cap de Bonne-Espérance, rejoindre la France dont il était parti depuis trois ans et demi. Le vent était très variable, mais le temps était beau, le ciel clair. Le bâtiment, marchant à la vapeur, longeait à distance la côte de la Nouvelle Calédonie. Bientôt, une brise favorable s'étant élevée, les feux furent éteints, l'hélice remontée, et le navire sous toutes voiles.

Nous piquions droit sur l'île Raines, par où le Capitaine comptait attaquer l'entrée du détroit de Torrès. C'était une route dangereuse à travers une mer peu fréquentée, mais le Duroc était habitué à cette navigation aventureuse. Il avait sillonné si longtemps les abords de Tahiti et de la Nouvelle Calédonie, il connaissait les coraux dont sa coque portait mainte et mainte marques et le Capitaine avait sans doute confiance dans cette inspiration soudaine, qui déjà une fois l'avait fait monter sur le pont, en pleine nuit, au moment où son bâtiment allait se

perdre et se perdait sans lui. (*Voir une lettre de M. de Lavayssière publiée dans la presse, antérieurement*)

Hélas ! Cette fois ce devait être plus qu'un choc, plus qu'un échouage, plus qu'un morceau de quille de plus ou de moins! Et l'inspiration devait manquer juste au seul moment où elle e t été le plus nécessaire. C'était le douze au soir, nous avions d  passer, quelques vingt heures avant, dans les environs de l'écueil de Bampton, dont la position donnée par Bougainville et non rectifiée depuis, bien qu'il ait été aperçu plusieurs fois, semble devoir être bonne, mais nous ne l'avions pas reconnu. Il e t fallu pour cela perdre du temps et dévier un peu de la ligne droite. Les montres, par suite de la vieillesse des huiles, et des mouvements désordonnés du navire, n'étaient pas bonnes, mais après cinq jours du départ, le Capitaine pensait qu'elles devaient encore donner de très bons résultats. Dans la journée du 10 au 11, la différence avait été presque nulle entre l'Estime et l'Observation (3 milles en latitude et 7 milles en longitude) et le lendemain les observations indiquaient 7 milles de courant au sud et 17 milles à l'ouest. On sait combien, dans ces parages semés de roches sous-marines, les courants sont variables, mais la confiance la plus entière en son étoile guidait le Capitaine et nous courions sur nos observations du jour, de manière à passer à quinze mille environ et dans le sud de ce banc.

Certainement, il y a de ces considérations qui ne viennent à l'esprit que parce que un  v nement terrible a eu lieu; mais quand on a navigué longtemps en Océanie, dans ces mers de corail, alors qu'on sait combien l'hydrographie de nos cartes est défectueuse pour cette partie ; quand on sait le danger qu'il y a à toucher sur ces récifs accores d'où un bâtiment ne se retire presque jamais; quand on sait surtout que nous avons sous les yeux nombre de traversées de bâtiments et particulièrement celle d'un navire expédié à la suite de la perte malheureuse de l'Aventure, que nous avons eu, pour ainsi dire, sous les yeux ; on est porté à se demander s'il n'y a pas un funeste aveuglement dans cette conduite d'un officier, qui, sans nécessité et par le seul sentiment d'une confiance illimitée en lui-même, s'écarte volontairement de la route commune, s'exposant ainsi à perdre son bâtiment et à livrer ceux qui sont sous ses ordres au sort le plus cruel, aux tourments les plus affreux. Ne pouvait-il suivre cette route sans dangers dont la "Sultana" lui avait donné l'exemple ? ou bien encore ne pouvions-nous, en retardant notre traversée de quelques heures, reconnaître l'Ecueil de Bampton et passer de jour auprès de l'écueil Mellish? La fatalité nous entraînait à notre perte...

J'avais le quart, de huit heures à minuit, la route était le N. 73  0., les vigies furent mises à leurs postes, comme depuis notre départ de la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire une au bossoir, l'autre sur la vergue de misaine ; les ordres étaient, comme tous les jours du reste, de bien veiller, de faire des appels fréquents des gens de quart et de se tenir toujours bien prêt à manoeuvrer.

Pendant presque tout le quart, le Capitaine resta sur le pont ; il allait et regardait à chaque instant devant, avec une sorte d'inquiétude bien concevable. La lune était haute au-dessus de l'horizon, le temps était très beau, le ciel clair; une brise régulière d'E. S. E. nous faisait filer cinq nœuds et cinq nœuds et demi. Vers minuit enfin, le Capitaine sembla plus tranquille et se rapprocha de moi pour causer. Il me parla quelques instants, me répéta de vive voix les ordres qu'il avait écrits, me demanda qui prenait le quart après moi et finit par me dire: « Je crois du reste que nous devons être à peu près par s maintenant, je vous souhaite une bonne nuit, je descends me coucher. »

A minuit, à mon tour, je quittai le quart après avoir répété au chef de timonerie, qui me remplaçait, et les ordres du Capitaine qu'il lisait sur le journal, et ses dernières paroles.

Si le récif Mellish était bien placé et le point bon, nous étions effectivement alors sur le méridien et à une vingtaine de milles dans le sud de ce banc.

#### CALCULS

Point observé le 12 à midi.	Latitude 17° 55' Sud.
	Longitude 154° 46' Est.
Route: N. 73° 0.	Heures      Lochs
	1 ..... 5.0
	2 ..... 4.5
Variation 8° N.E.	3 ..... 4.7
	4 ..... 4.8 Pour 3h. 15m....15m.4.
De midi à minuit, 59°-5 au N. 65° O.	5 ..... 4.8
Changement en latitude 25-1	6 ..... 5.0
Changement en longitude 56-5.	7 ..... 5.0
	8 ..... 5.0
	9 ..... 5.0
Point à minuit	10 ..... 5.2
Latitude 17° 30' S.	11 ..... 5.5
Longitude 153° 49' E.	<u>12 ..... 5.0</u>
	59.5

A trois heures et quart le soir, comme officier de corvée j'avais fait le point par observation de la hauteur du soleil à l'instant favorable et j'avais eu:

Point observé le 12 à 3 h.15	Latitude = 17° 48' Sud.
	Longitude = 154° 39' Est.

De 3 h.15 à minuit 44 m. 1 au N. 65° O.

Changement en latitude = 18-6      Changement en longitude = 41-5

D'où:

Point à minuit déduit de 3 h. 15	Latitude = 17°30' S.
	Longitude = 153° 57' E.

Et la position de l'Ecueil Mellish d'après la carte était:

Latitude I 7° 08' S. Longitude 153° 48' E.

Depuis minuit la route resta la même, ainsi que le temps et le vent, le loch donna les résultats suivants :

Route au N 73° 0.	1 h.	4,7
Variation 8° N. E.	2 h.	4.8
	3 h.	4.7
	4 h.	5.0
	Pour 4 h. 50 m.	<u>3.8</u>
		23m.0

Ainsi:

Changement en latitude = 9-7      Changement en longitude = 21-5

D'où au moment du naufrage le point était pour l'Estime:

Déduit de midi:  
Latitude 17° 20' Sud  
Longitude 153° 28' Est

Déduit de 3 h. 15 m.  
Latitude 17° 20' Sud  
Longitude 153° 36' Est

Nota. — Après le naufrage, des observations suivies ont donné pour le lieu du sinistre :

Caye :           Latitude 17° 23'  
                  Longitude 153° 35'

C'était donc là que nous devions être d'après les calculs, quand, arrêté dans sa course, le Duroc vint se briser inopinément sur un écueil qui, peut-être même, n'est pas celui que nous redoutions.

Il était quatre heures cinquante minutes du matin. La lune venait de se coucher depuis un quart d'heure, de grosses pannes, qu'elle éclairait un instant auparavant de sa lumière, avaient repris leurs teintes sombres et obscurcissaient l'horizon devant nous. Nous filions environ cinq nœuds le cap au N. 73° 0.

M. Magdelaine, Lieutenant du bord, officier en second, était de quart. Les vigies à leurs postes ; c'était Babel sur la misaine, Malfois au bossoir. Comme tous les jours, le lavage avait commencé à quatre heures et demie. Les manœuvres, à cet effet, avaient été relevées sur les cabillots et chaque homme était à son poste.

Tout à coup, l'homme qui était en vigie sur la misaine héla celui qui était au bossoir en lui demandant s'il ne voyait rien devant. Le matelot Riques à la pompe d'étrave n'eut que le temps de jeter les yeux par-dessus le bord et s'écria aussitôt :

<< *Récifs devant. Tribord tout* >>

Je me rappelle avoir entendu ce cri, ce fut lui qui me réveilla. Je fus immédiatement sur le pont, le Capitaine y montait en même temps. Il était en chemise ; nous donnions déjà le premier coup de talon. Je cherchai à m'orienter et regardai autour de moi. Presque aussitôt je vis la crête blanche d'une lame énorme se dresser derrière nous. M. Magdelaine était auprès de l'homme de barre, le matelot Mouillard, et répétait: "Tribord, Tribord." Le Capitaine commanda. "Aux bras de tribord derrière !" mais les bras n'étaient point disposés, les matelots surpris, on ne brassa point. Déjà la lame avait déferlé, le bâtiment retombé avait un instant ragué les coraux. Il était étale, le Cap était au N. N. O. du compas.

Les voiles furent amenées, carguées, on se hâta de les ferler. En même temps le grand canot, heureusement amené dans le brisant, se chargeait d'une première ancre à jet qu'il allait mouiller à longueur de câble dans la direction opposée à celle par laquelle nous nous étions échoués. Les ordres nécessaires pour mettre la machine à même de fonctionner furent immédiatement donnés ; mais les chaudières étaient vides, l'hélice remontée ; c'est à peine si les feux purent être allumés, l'exécution de ces ordres était devenue impossible.

La mer était aux trois quarts pleine et montait encore ; le navire échoué en tous points présentait la hanche de tribord à la lame qui l'ébranlait avec fureur et lui faisait faire à chaque fois un pas de plus sur son lit de corail.

Ce fut dans un de ces coups que le matelot Deron qui avait remplacé Mouillard à la barre eut l'épaule cassée. On le descendit au carré.

Chaque officier avait reçu une mission spéciale, qui pour les voiles, qui pour les vivres, les ancres, les embarcations...

Au milieu de tous, assise ou plutôt couchée auprès des vivres qu'on sortait des cales, Mme de Lavayssière pleine de terreur, pressait sur sa poitrine sa petite fille tout en pleurs de son brusque réveil et tressaillant à chaque choc de la lame demandait à tout venant un mot d'espoir ou de consolation...

Malgré la confusion inévitable dans un cas pareil, tout allait assez régulièrement, on croyait encore sauver le navire.

Cependant le jour commençait à venir et quand la lame se retirait après avoir déferlé, on voyait sur le fond l'espace que le bâtiment avait parcouru jonché des débris de sa quille et de sa coque ; l'eau gagnait dans la cale. Les deux ancres à jet élongées ne nous retenaient que médiocrement et les aussières menaçaient de rompre à tous moments sous les secousses de la mer. Le découragement semblait venir, on faisait mettre des vivres dans les embarcations qui avaient été amenées et le Capitaine recommandait de veiller sur elles, pour qu'elles ne s'éloignassent pas, disant tout bas qu'elles allaient peut-être devenir notre seule ressource.

Ce fut donc avec bonheur que, le jour venu, on aperçut à l'horizon une apparence de terre. Je courus en informer le Capitaine et il me donna quatre hommes et le canot-major pour essayer d'en approcher. Je fis pendant un moment le tour par le sud du récif et enfin fus assez heureux pour trouver un accostage facile. Je déposai sur l'îlot, les quelques vivres qui étaient dans mon canot et sans m'y arrêter plus longtemps, revins à bord.

Mon absence avait duré une heure ou une heure et demie. En chemin j'avais croisé la baleinière, emportant aussi des vivres à l'îlot. A mon arrivée le Commissaire partait par l'intérieur du lagon avec le youyou qui avait été passé par dessus la ceinture extérieure du récif. Le bâtiment paraissait dans une situation désespérée. Les deux aussières avaient cassé, les ancres sans bouées ou mouillées sur de grands fonds étaient perdues.

Sous la direction et sur la demande de M. Magdelaine cependant, un radeau fait avec les dromes se construisait à la hâte. Il devait recevoir une ancre de bossoir et deux maillons de chaîne ; c'était la dernière ressource pour sauver le bâtiment.

A mon retour, on avait embarqué dans le canot-major, encore quelques vivres, les femmes, les malades, et M. Eveillard avait été chargé de les conduire et de les installer à terre. Il ne restait donc plus à bord que le grand canot et le petit canot.

Le ras s'avavançait ; on y avait embarqué l'ancre et les deux maillons de chaîne sur le bout desquels on avait frappé une aussière. On le fit passer par derrière le navire pour le hâler au vent autant que possible. Le grand canot et le petit canot le remorquèrent dans le vent pour le mouiller sur un petit plateau, où le chef de timonerie, en sondant pendant qu'on construisait le ras, avait trouvé 25 ou 30 brasses. La baleinière arrivant à ce moment pris aussi la remorque.

On l'amena ainsi jusqu'à environ une longueur de navire, mais les hommes s'épuisaient à lutter ainsi contre le vent et la mer; et cependant chacun avait bien compris alors que c'était le dernier espoir de salut pour le bâtiment. Pendant une heure chacun cria courage, on demandait, on attendait le canot-major. Six avirons de plus, en effet, eussent pu donner un bon coup de main, et qui sait si le navire, retenu là où il était alors par de bons points d'appui et de bonnes chaînes, il n'eut pas été possible, après l'avoir rendu complètement léger, de le remettre à flot! Le canot-major avait dès longtemps été rappelé, mais il ne devait revenir que trop tard!..

Déjà, malgré les efforts de tous, le radeau, après être resté longtemps stationnaire, commençait à être entraîné sous le vent; les forces des hommes étaient à bout. Un instant après, il avait passé par dessus la ceinture du récif, et il ne restait plus qu'à mouiller l'ancre là où il était, pour sauver au moins les drômes qui furent retenues par elle.

De ce moment, le navire était perdu sans espoir, mais l'îlot qui était en vue avait rendu la confiance à tout le monde, et bien qu'on craignît encore que le bâtiment ne s'ouvrit, on était plus tranquille; chacun se montrait désireux d'obéir et de faire son devoir.

On montait et on mettait à l'abri les choses que l'on croyait être les plus indispensables et principalement les vivres. On vidait les pièces de vin et d'eau-de-vie pour les remplir avec l'eau des caisses: et, chose remarquable, et rare je crois dans ces circonstances, au milieu de ce vin, de cette eau-de-vie qui ruisselaient sur le pont, aucun désordre n'eut lieu.

Un instant cependant, quelques hommes furent agités par un sentiment d'insubordination, mais un autre motif que l'ivresse l'amenait.

Pendant qu'on entassait dans les canots le plus de choses possibles pour les porter à terre, la baleinière, accostée sous les porte-haubans de bâbord derrière, recevait par la coupée des malles et des objets particuliers appartenant au capitaine. Quelques matelots s'en aperçurent, et parmi eux les nommés Choimet et Legrauché. Ces hommes se rappelèrent à cette vue qu'ils avaient eux-aussi des objets qui leur appartenaient en propre et coururent au faux-pont pour sauver leurs sacs. Quel funeste exemple ! et quelle utilité pouvait-on espérer pour le salut général, d'hommes entraînés à ne songer qu'à eux seuls ! Magdelaine qui les vit, s'élança après eux dans le faux-pont et aidé du capitaine d'armes voulut les faire remonter; ils s'écrièrent : « Le Capitaine sauve ses affaires, nous voulons aussi sauver les nôtres ». Ils cédèrent à la fin, moitié aux menaces, moitié à la force, et Magdeleine courut au Capitaine pour le prier de faire cesser cet état de choses, qui pouvait entraîner de si graves conséquences.

Ce fut le seul incident fâcheux de la journée: chacun travailla avec un zèle digne des plus grands éloges, et le soir, des voyages successifs des embarcations, avaient déposé à terre presque tous les vivres et les objets de première nécessité. A la nuit enfin, le bâtiment fut évacué, le Capitaine le quittant le dernier, et tout le monde alla chercher un refuge sur l'îlot. Le Capitaine, à son arrivée, rassembla autour de lui officiers et matelots et dans une courte allocution, se félicita du zèle qu'il avait trouvé de la part de tous et remercia la Providence qui nous donnait un asile assuré et nous conservait encore l'avenir. Elle fut suivie des cris de « Vive l'Empereur! »

Une ration de vin et de biscuit fut délivrée à chacun Et après une journée épuisante de fatigues, on prit sous des tentes un abri provisoire en attendant le lendemain.

De ce jour, le Capitaine ne remit plus les pieds à bord. Le navire était sacrifié, le Duroc n'existait plus. On ne devait plus songer qu'à en retirer tout ce qu'on pouvait en prendre. Le service fut organisé sur un certain pied de régularité.

Dès le matin, les embarcations quittèrent l'îlot pour aller prendre chargement à bord ; elles rapportèrent le reste des vivres, puis les voiles, des espars, etc... Pendant qu'une partie de l'équipage s'occupait à ces détails, ceux qui étaient restés à terre ne demeuraient point

inactifs ; les uns dressaient des tentes, les autres arrimaient les vivres ; on recensait les objets arrivés à terre, on étudiait les lieux.

L'îlot sur lequel nous étions campés, mérite tout au plus ce nom : c'est un amas de sable, au centre pour ainsi dire du banc de corail des débris agglomérés duquel il a été formé. Il affecte une forme elliptique dont le grand diamètre n'excède pas une encablure et sa hauteur au-dessus de la haute mer est de deux mètres à deux mètres et demi environ. Il est entouré presque de tous côtés par un rempart non interrompu de corail sur lequel la mer se brise et n'arrive jusqu'à lui, en temps ordinaire, qu'à l'état d'eau tranquille.

Du côté de l'Est, distante de moins d'un mille de la ceinture extérieure du récif, et baignée par des eaux comparativement profondes, la côte présente un réseau de roches calcaires qui s'étendent de part et d'autre sur la moitié du circuit ; de l'autre au contraire, c'est une plage de corail brisé assez à pic pour permettre un accostage facile, mais dont l'abord à quelque distance est hérissé de têtes de roches qui s'étendent dans toutes les directions et particulièrement au Nord-Ouest et au Sud jusqu'à deux, trois milles et peut-être plus.

La surface de l'îlot est presque plane. On y trouve, en tous endroits et en très grande quantité, les œufs d'une sorte d'oiseaux de mer, qui semblent y avoir élu domicile et volent en troupes autour de nous. Le sommet est couvert, sur le quart à peu près de son étendue totale, d'une végétation rampante ; les tiges entrelacées d'une herbe grasse, partent d'une racine tuberculeuse dont le goût n'est pas désagréable: plusieurs de la grosseur du poing ont été mangées cuites sans inconvénient. Par rapport à nous le Duroc se trouve dans le Sud à deux milles et demi, trois milles environ, heureusement pour s'y rendre, on n'a plus besoin de faire le tour, le chemin à faire est presque en ligne droite par l'intérieur du lagon.

Quand au Duroc, sa coque, quoique un peu endommagée, avait bien résisté, la mâture était encore haute. Les cloisons intérieures, par exemple, et particulièrement celles de l'arrière avaient été rudement ébranlées: les meubles jetés çà et là encombraient le carré et le côté de dessous; le vent n'était plus abordable. Sous l'impulsion des lames, il s'était avancé de quelques mètres encore sur le récif, à tel point qu'à la fin du jusant, la mer l'ébranlait à peine de ses coups. On put travailler plus à son aise de jour en jour; les embarcations s'y rendaient par l'intérieur du lagon, restaient à l'abri du récif, et les hommes se mettaient à l'eau pour arriver jusqu'au navire.

Pendant les journées qui suivirent, les mêmes travaux se continuèrent; le sauvetage de tout ce qui se trouvait à bord fut presque complet. Les bas mâts avaient été démâtés avec des bigues. Sur des radeaux formés avec eux, la forge, le four, la cuisine distillatoire avaient été transportés à terre. Des tentes aussi confortables que possible avaient été dressées. Le Capitaine, les officiers, les maîtres, avaient chacun la leur en particulier; pour l'équipage, une plus grande avait été faite avec les mâts et les vergues de hune, la misaine et le grand foc; une dernière abritait et gardait les vivres emmagasinés avec soin. Le four et la cuisine fonctionnaient régulièrement. Les rations avaient été réduites, mais sans que personne eût à souffrir de cette réduction. La pêche produisait à peu près tous les jours un peu de poisson pour chacun; l'équipage y joignait quelques oiseaux, quelques racines. Le présent paraissait assuré, mais il fallait bien aussi songer à l'avenir.

Le Capitaine était peu communicatif à cet égard et nous donnions peu notre avis qu'il ne nous demandait pas, mais une idée paraissait lui sourire particulièrement : c'était de nous garder tous auprès de lui, de construire une grande chaloupe capable de contenir le surplus de ce que pouvaient porter les embarcations du bord, puis de nous en aller tous en escadre,

chercher vers une terre hospitalière, des moyens de rapatriement. C'est pour une construction de cette nature, que les bas mâts étaient installés sur des chantiers et sous des bigues et que les matelots, transformés en scieurs de long, en faisaient des planches. Entre nous, les officiers, quand l'heure du repos venue, nous étions retirés sous notre tente, nous songions bien souvent à ce qui nous restait à faire avant d'être en lieu sûr. Qu'allions-nous devenir ?... Nous consultions nos cartes, nous mesurions les distances : nous étions au moins à deux cents lieues de la terre la plus voisine, qui était la côte d'Australie, et encore, une fois là, devions-nous rester livrés à nos propres ressources. La colonisation Anglaise ne s'est point encore étendue jusqu'à cette zone et pour atteindre un point où nous eussions pu trouver les secours dont nous avons besoin, il fallait piquer dans le sud. Les vents de sud-est qui règnent dans cette saison et qui tournent au sud à mesure que l'on s'approche de la côte, rendaient bien difficile, pour ne pas dire impossible, de faire une telle route, en luttant contre le vent et la mer avec des embarcations non pontées et aussi frêles que les nôtres. Il paraissait plus naturel de se laisser aller au vent et de se diriger, avec des vents favorables, vers le détroit de Torrès, pour gagner Timor en dernier ressort. On pouvait espérer, du reste, de cette manière, qu'on rencontrerait un bâtiment, peut-être même les premiers essais d'un établissement anglais au nord du continent australien.

L'idée de partir tous ensemble, qui visait beaucoup à l'éclat, était grosse de hasards et de difficultés. La construction de l'embarcation entreprise pouvait demander plus de temps que ne nous en donnait la mousson d'Est qui tirait à sa fin et n'en avait pas pour plus de deux mois ; et à part même cela, les canots beaucoup plus petits qu'elle, n'auraient pu qu'entraver sa marche ; ponter le grand canot et l'expédier en bon état, avec un armement choisi, vers Port-Curtés, pour en ramener des secours, tout en continuant à toute éventualité l'embarcation commencée semblait bien préférable, mais sans émettre d'opinions, nous attendions impatiemment que le Capitaine décidât la question.

Le sauvetage du bâtiment était presque complètement opéré ; il ne restait plus sur ses débris que ce dont on ne pouvait tirer parti pour le moment, et la coque bien assise sur la partie la plus élevée du banc, en assez bon état de conservation, et désormais à l'abri des temps ordinaires, promettait de servir longtemps encore de magasin à ce qui y avait été laissé. La quille, l'étrave, l'étambot de la construction entreprise, étaient déjà en place, les mâts étaient en partie sciés en planches. Tous les hommes susceptibles de donner un coup de hache ou un coup de rabot étaient devenus des charpentiers ; les forgerons faisaient des clous et forgeaient les pièces de fer nécessaires ; mais le reste de l'équipage allait être inoccupé et rien, pour la discipline, n'est à craindre comme l'inaction, dans les circonstances pareilles à celles où nous nous trouvions.

Il y avait dix jours pleins que le Duroc était perdu, lorsque le 23, après le repas du soir où sur la fin du jour tout l'Etat-major se réunissait à une même table dressée sur deux bailles de combat, le Capitaine, sans autre préambule, nous fit enfin part de ses intentions :

Deux officiers, un officier-marinier et trente-trois hommes devaient partir dans les trois embarcations, grand canot, canot major et baleinière, avec vingt-cinq jours de la ration réduite, pour aller chercher pour eux, vers le premier point habité, des moyens de rapatriement. Le lendemain était destiné à prendre les dernières dispositions et le surlendemain le détachement devait être expédié.

On avait écouté avec avidité ces paroles du Capitaine ; elles furent accueillies par un profond silence. Si tout le monde désirait ardemment voir mettre fin aux incertitudes dans lesquelles on retombait tous les jours, il y avait cependant, dans la détermination annoncée, quelques détails qui ne paraissaient point satisfaisants. Quelques observations



bien timides d'abord furent glissées sur le chargement des canots, sur les réparations jugées nécessaires après le service qu'ils venaient de faire depuis quelques jours ; le Capitaine les combattait volontiers. Mais bientôt, comme la conversation amenée sur ce terrain devenait plus vive et allait dégénérer en discussion, non seulement de ce projet, mais encore de ceux que l'on pouvait former :-Messieurs, nous dit-il, j'ai pris seul cette décision, je n'ai demandé l'avis de personne, et je désire rester seul responsable des ordres que je donne.

Nous nous retirâmes sans rien ajouter. Pour éviter toute réclamation, les matelots qui devaient partir avec nous n'avaient point été prévenus ; nul ne savait s'il devait être ou non du détachement qui allait partir. Cependant, quand par les vivres mesurés, ils surent combien il y avait d'hommes dans chaque embarcation, quand ils virent refuser par le Capitaine les plus simples réparations demandées par les officiers qui devaient les commander, quelques murmures s'élevèrent parmi eux.

M. Magdelaine, qui devait comme second prendre le commandement de l'expédition, crut devoir faire encore quelques observations au Capitaine. Il lui représenta le poids trop considérable pour d'aussi frêles embarcations, la difficulté à la mer de les maintenir toujours ensemble, l'urgence de certaines réparations etc., etc. M. de Lavayssière le reçut fort mal.

— « J'ai parfaitement calculé tous les poids, répondit-il ; si vous trouvez des difficultés à vous maintenir toujours ensemble, vous naviguerez en vous donnant les remorques ; et du reste, ajouta-t-il, j'ai décidé qu'il en serait ainsi, et si vous ne voulez pas refuser l'obéissance, je vous prie de garder pour vous toutes vos observations, qui ne serviraient qu'à encourager l'insubordination d'un équipage déjà vivement surexcité. »

Le 24 au soir les dernières dispositions étaient prises, les vivres que nous devions emporter avaient été mesurés et logés partie dans des caisses à poudre, partie dans de petits barils, partie enfin dans des sacs et des caisses en bois. Nous avions pris chacun de notre côté le calque des cartes du détroit de Torrès dont le Capitaine ne pouvait se séparer. Nous avons fait un paquet de ce que nous devions emporter avec nous, comptant en première ligne, nos instruments, nos cartes, quelques livres utiles et nos armes. Les embarcations avaient été mises à la mer, pour prendre l'eau ; le matériel de chacune à peu près au complet, avait été visité et mis de côté prêt à embarquer,

Le 25 au matin tout fut arrimé avec soin.

Après une nuit inquiète et occupée, un dernier repas nous réunit autour de la famille de M. de Lavayssière. On avait mis pour ce jour-là les meilleures provisions, les meilleurs vins ; mais comment la gaieté, l'indifférence qu'on voulait faire paraître ne se seraient-elles pas effacées devant les sombres préoccupations de l'Avenir !

Nous étions, nous qui allions partir, les choyés du moment ; on parlait de la patrie, de nos familles que nous allions revoir, tout en ne se dissimulant point les fatigues du voyage. Tout ce qu'il y avait de mieux était pour nous. Mme de Lavayssière nous comblait d'amitiés et garnissait nos poches de chocolat, de douceurs et de tout ce que son imagination de femme pouvait croire nous être le plus agréable ; et la petite Rosita, qui comprenait que nous allions la quitter, passait des genoux de l'un aux genoux de l'autre, nous couvrant de caresses et de baisers.

M. de Lavayssière remit ensuite à Magdelaine ses plis officiels, au Maître d'équipage et à moi un double des instructions nautiques qu'il donnait au chef de l'expédition.

Copie des instructions nautiques remises par M. de Lavayssière, Capitaine du Duroc à chacun des canots composant l'expédition.

« A Monsieur Augey-Dufresse, Enseigne de Vaisseau.

En vue du 'Duroc naufragé par 17° 25' de latitude sud et 153° 35' de longitude est, le vingt-quatre août 1856,

Monsieur,

En vue des éventualités qui pourraient surgir dans les circonstances où vous allez vous trouver placé, je vous adresse une copie des instructions données au chef de l'expédition dont vous faites partie ; elle vous servira de guide dans tous les cas,

Les pénibles travaux que réclamait notre situation n'exigeant plus le secours de tout l'équipage je me décide à expédier sous votre commandement, aux termes des règlements, un premier détachement sur la côte d'Australie.

Vous aurez sous vos ordres un officier, un officier-marinier et trente-trois hommes répartis comme il suit : quinze hommes dans le grand canot que vous monterez, un officier et neuf hommes dans le canot major, le maître d'Equipe et neuf hommes dans la baleinière.

Je vous donne dix jours d'eau, vingt-cinq de vivres, des hameçons pour la pêche, neuf fusils et neuf pistolets avec des cartouches ; je juge ces moyens très suffisants pour l'accomplissement de votre mission..

Vous atterrirez au cap Tribulation d'une reconnaissance facile et dont les abords sont relativement sains, De là, à l'aide des documents nautiques dont vous êtes muni, vous suivrez en longeant la côte vers le nord *l'Inner route* du Capitaine P. P. King.

Vous rencontrerez sans doute un bâtiment. Vous serez en effet sur la route de ceux qui vont à Manille, dans le grand Archipel d'Asie, à Singapour, au Cap de Bonne Espérance, dans les ports de l'Inde et qui suivent la voie tous les jours plus fréquentée du détroit de Torrès, Enfin, vous rencontrerez presque à coup sûr l'un de ces bâtiments, qui, des différents points de l'Australie vont en dedans des récifs de la grande barrière à la pêche des *Holothuries*.

Si mon attente n'est pas trompée vous serez aussi très prochainement à même de négocier votre passage pour le lieu de destination de celui de ces bâtiments que vous aurez rencontré et alors les conseils de sa Majesté impériale, à leur défaut, les représentants des souverains étrangers alliés de l'Empereur, régleront vos dépenses et pourvoiront à votre rapatriement.

La voie la plus courte et la moins dispendieuse est celle que vous devez suivre dans tous les cas, Si, ce qui me paraît peu probable, vous ne rencontriez aucun bâtiment, continuez sans hésitation voire route pour Timor Company, en visitant le port Albany où vous trouverez de l'eau et peut être un établissement anglais. Ne stationnez à aucun prix sur la côte d'Australie où de nouveaux dangers vous attendraient ; la famine, les attaques des naturels et la démoralisation de votre détachement.

Je vous recommande expressément de ne pas vous séparer des deux canots placés sous vos ordres. De jour comme de nuit vous prendriez des remorques, le meilleur marcheur en avant, si vous voyiez la moindre chance de vous perdre de vue.

Soyez très prudent dans votre navigation, vos canots sont excellents mais d'un faible échantillon, il ne faut pas les charger de voiles, En les conservant en bon état vous pourrez les vendre et alléger les charges du trésor.

Maintenez parmi vos hommes ce bon esprit, ce dévouement au service de l'Empereur qu'ont signalé, au milieu de nos revers tant de pénibles efforts et de chaleureuses acclamations....

Nos vœux à tous vous accompagnent ; je ne réclame pas pour ceux qui restent ici de moyens de transport, car j'espère mener à bonne fin la construction que j'ai entreprise et aller chercher à mon tour sur la côte d'Australie à Timor même si la saison n'est pas trop avancée, des moyens de salut.

J'ai pensé qu'il en coûterait trop à l'Etat de détourner de sa route un bâtiment du commerce, cependant si vous en rencontriez un allant à Sydney ce ne serait pas le déranger beaucoup que de lui faire constater en passant à côté de ce banc de sable, le sort de vos compagnons d'armes.

Vous communiquerez les présentes instructions aux autorités que vous rencontrerez, et les ferez passer à votre arrivée en France entre les mains de son excellence l'Amiral Ministre.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée. »

Le lieutenant de vaisseau, Commandant,

*Signé* : J. de LAVAYSSIÈRE

Nous reçûmes aussi les lettres particulières de chacun, en laissant nous-mêmes, à toute éventualité, entre les mains de nos amis qui restaient.

A dix heures l'équipage fut rassemblé devant les tentes. Chacun de ceux qui étaient appelés devait à mesure prendre un rechange complet dans son petit sac et rejoindre son embarcation. La scène des adieux fut longue et triste ; ceux qui restaient et ceux qui partaient trouvaient mille choses à se dire, les amis se confiaient leurs derniers secrets, on s'embrassait, on pleurait en s'accompagnant les uns les autres.

Enfin s'arrachant des bras de leurs camarades, les officiers s'embarquèrent les premiers appelant à eux les hommes qui devaient partager leur sort, et les canots s'éloignèrent au milieu des cris d'Adieu ! Au revoir ! que nous envoyèrent encore longtemps de la voix et du geste ceux qui demeuraient sur ce récif auquel une première fois nous avions dû la vie. Au moment où ces trois embarcations, dont la plus grande n'avait pas plus de sept mètres de long, s'éloignaient du rivage avec trente-six hommes, nous laissions sur l'îlot, trente et une personnes.

M. de Lavayssière avec sa femme, sa fille et sa nourrice, un officier M. Eveillard, le Commissaire, le docteur et vingt-quatre matelots qu'on avait choisi parmi ceux qui devaient être le plus utile. Le campement était installé presque avec confort, et il était constaté qu'il y avait en magasin environ quatre mois de vivres pour eux et de l'eau douce à discrétion ; on se rappelle que nous avons réussi à descendre à terre le four et la cuisine distillatoire dont les soixante à quatre-vingts tonneaux de charbon que nous avons pris à Port de France assureraient de bons services pour un temps indéterminé. Tous les matériaux nécessaires à la construction d'une grande chaloupe de treize mètres de quille étaient rassemblés ; cette construction dont le travail, pouvait demander de quarante à cinquante jours et dont les proportions capables de porter une vingtaine de tonneaux eussent pu servir avec toute chance de sûreté à rapatrier tout le monde, était en bonne voie d'exécution et les deux premiers bordages du fond étaient déjà en place.

Quelles furent donc les raisons qui décidèrent le Capitaine à abuser, j'ose le dire, de son autorité et de notre crainte de désordres pour exposer la plus grande partie de son équipage à un voyage dont dès le départ le succès était très douteux pour ceux qui étaient à même d'en prévoir les difficultés et les dangers ? C'est une question que chacun de nous peut sonder et que je n'ose pour son honneur traduire plus littéralement. Il est certain, et j'en puis parler aujourd'hui avec connaissance de cause, que la navigation qu'il nous faisait entreprendre ne réussirait peut-être pas deux fois et que nous devons tous reconnaître dans ce voyage la main de Dieu qui nous a conduit.

Un seul homme jusqu'à ce jour était cité pour avoir fait ce tour de force, c'est Bligh, un capitaine anglais, que son équipage révolté avait abandonné en mer par le travers ces Iles Tonga-Tabu, avec les hommes qui n'avaient pas voulu prendre part à la révolte, et qui, après trente jours de mer, réussit à atteindre l'île de Timor ; mais encore avait-il sous les pieds une embarcation plus grande et moins

chargée d'hommes, et n'avait-il pas à surveiller d'autres embarcations naviguant avec lui.

Nos embarcations étaient:

1' Le grand canot, de 7 m. de long : M. Magdelaine Enseigne de vaisseau commandant l'expédition :

LAURY	Quartier-maitre de manœuvre. Patron.
POULAONEC	Matelot
BUREL	-
LECOMTE	-
LOUVEL (aîné).	-
DERON	- Qui avait eu l'épaule cassée au moment de l'échouage
LEMIGNON	-
TOUSSAINT	-
HUGNES	- Mort aussitôt après l'arrivée,
RABEL	-
BENIC	- Mort aussitôt après l'arrivée,
TRIOCHE	- Mort aussitôt après l'arrivée,
VIAUD	Novice
AURY	Passager civil
JULLIARD.	Maitre Coq

2' Le canot major de 6 m. de long : M. Augey-Dufresse, Enseigne de vaisseau :

VASSEUR	Matelot Patron.
RIQUES	-
LEGRANCHE	-
ANGOT	-
LECOUPANCE	-
LOUVEL (jeune)	-
VALLÉ	-
HAMON	-
HENRY	-

3' La baleinière, embarcation légère de 7 m. de long : M. Leroy, second Maître de manœuvre, Maître d'équipage :

MOUILLARD	Matelot Patron.
LEBOURCH	-
OLLY	-
PÉRIER	-
COATANÉA	-
CORRE	-
LELOUARN	-
ROLLAND	Ouvrier Chauffeur
DUCHÉ.	Novice

Chacune de ces embarcations, armée et munie des cartes, livres et instruments nécessaires à une traversée de long cours, avait pour vingt-cinq jours de vivres à la ration réduite (1). Mais ces différents poids formaient un chargement considérable pour d'aussi faibles embarcations et la ligne d'eau était à la hauteur de la ligne des bancs.

(1) Etat des vivres livrés, au Canot Major du Duroc,

commandé par M. Augey-Dufresse, Enseigne de vaisseau :

Pain frais.... 11 pains... 1 pain par repas et par 10 hommes.

Biscuit..... 38 kilog.... En une caisse à poudre petite, une caisse en fer blanc, une caisse bois et un sac, Ration par jour 193 g. 91 par repas,

Eau-de-vie 16 litres... En un baril de galère. Ration : 6 centil. par jour

Vin..... 78 litres... En 1/2 tierçon et un petit baril. Ration : 2 repas de 1.5 centil.chacun.

Lard salé... 28 kilog.... En une baille, dont huit jours de ration pour L'équipage garantis par la cuisson, la viande salée est préparée par repas de 10 hommes.

Viande cuite de mouton. Deux jours et demi pour le canot major.

Eau douce, 125 litres... En un tierçon,

Fromage.... 1 kilog...

Café 2 bouteilles.

L'huile, le poivre, le sel et les achards sont dans le grand canot,

Écueil Mellish le 25 Aout 1856

Vu le Commandant

Signé : J. de LAVAYSSIÈRE

L'officier d'administration

Signé : HERVÉ

Enfin nous étions partis par une belle brise d'Est, Sud Est. Pendant les trois ou quatre jours précédents le temps avait été pluvieux et à grains, et le ciel qui se dégagait laissait, après cette mauvaise série, espérer le beau temps. Le canot-major quitta directement l'ilot et mit en route sur la passe qui menait au large, pendant que les deux autres embarcations comptant trouver un passage plus court et plus commode s'engagèrent dans les récifs où elles furent bientôt arrêtées. Pendant quatre heures je fus obligé de louvoyer pour les attendre, la mer avait baissé, elles ne pouvaient plus trouver d'issue et ce fut en vain que j'essayai de m'approcher d'elles. A trois heures enfin elles purent se dégager, nous nous rejoignîmes et mîmes en route à l'O 1/4 N, O., le grand canot en avant, la baleinière ensuite et le canot-major fermant la marche.

Tant que nous fûmes à l'abri du récif Mellish, la mer ne nous incommoda point trop ; mais le jour finissait à peine que le temps se couvrit et se mit à la pluie. La nuit était très noire, le vent à rafales, la mer grossissait d'instant en instant et nous commençâmes à embarquer des paquets de mer par-dessus les fargues des embarcations. Deux hommes avec des seaux étaient occupés à vider l'eau. Les ordres que nous avons reçus, et qui comportaient une difficulté de plus (car une embarcation seule est bien plus maîtresse de sa manœuvre que lorsqu'il faut encore en surveiller deux autres) étaient de ne pas nous séparer et de nous donner plutôt la remorque l'un à l'autre pendant la nuit. Nous essayâmes de ce procédé, car on n'y voyait pas à dix pas, mais ce fut bien inutilement. Les secousses de la mer cassaient à chaque instant les cordes qui nous amarraient, et nous fûmes obligés au lieu de gagner au pied et de faire le plus de route possible pendant que le vent était bon, de diminuer les voiles et de passer la nuit à nous observer pour ne pas nous perdre, ce qui en somme était fort essentiel ; car si Magdelaine et moi étions capables de diriger chacun

notre embarcation, que fut devenue, seule, la baleinière conduite par le maître d'équipage manquant de l'instruction nécessaire? Le grand canot avait sa voile en pointe sur sa vergue ramenée le long du mât, le canot-major et la baleinière deux ris : nous pouvions avec cela filer de trois à quatre nœuds.

La mer devenait de plus en plus grosse et déferlait à chaque instant sur nous ; la crête des lames embarquait des deux côtés à la fois ; les deux hommes aux seaux suffisaient à peine à vider l'eau et dès ces premières heures plus d'un effrayé pensait déjà que son dernier moment était venu.

Et c'est là la plus grande difficulté peut-être que nous avons eu à vaincre : faire travailler, et remonter le moral d'hommes harassés que chaque moment effrayait davantage, et qui se disaient résignés.

Bien que comme plusieurs d'entre eux je ne prisse pas la chose en désespéré je jugeai cependant que la situation n'était rien moins que facile et pour alléger mon canot je fus obligé de faire successivement jeter à la mer tous les vêtements inutiles, qui, imbibés d'eau de mer, avaient un poids dix fois plus considérable qu'auparavant ; puis ce fut le tour d'une partie des munitions et des armes, fusils et pistolets qui nous avaient été donnés, la toile de rechange destinée à réparer les voiles, (etc... etc...). Enfin les lames embarquant toujours, il fallut encore nous résoudre, vers le matin, à jeter une partie de nos vivres. Nous ne gardâmes que le strict nécessaire, c'est-à-dire, les biscuits, l'eau-de-vie, et une partie du vin. La viande salée et la baille pesante qui la contenait, une partie de pain détrempé et hors d'état d'être mangé et les autres provisions de bouche furent jetées hors du canot au grand regret de tous, sans que pour cela la mer cessât de nous tourmenter,

Au jour cependant le temps s'embellit un peu, la brise mollit, nous refîmes de la toile. Presque étonnés de nous retrouver tous ensemble, nous ressentions un vague sentiment de bonheur, d'attendrissement ; nous nous regardions les uns les autres étirant nos membres fatigués et tordant nos vêtements que, restant presque nus, nous essayâmes de faire sécher en les suspendant aux mâts et aux vergues de l'embarcation.

A midi nous observâmes la hauteur méridienne et corrigâmes la route que nous prîmes à l'O 1/2 N,

Pendant toute la journée nous fîmes le plus de chemin possible. Bien que la mer fut gênante encore, cette première nuit si horrible que nous venions de passer, nous permettait l'espoir et redonnait du courage. On était presque gai ; nous bûmes et mangeâmes comme des hommes ordinaires.

Mais à la nuit, avec le ciel qui se couvrit, le temps qui redevint à grains, notre supplice et nos craintes recommencèrent.

Nous avons diminué de toile pour nous tenir les uns près des autres ; à onze heures du soir, dans un grain, l'étambrai du mât de misaine du canot-major, que, malgré ma demande, on avait refusé de consolider avant le départ, casse et le mât tombe, sans cependant causer d'avaries plus graves, mais nous restons à sec de toile. Heureusement le grand canot auprès de nous entend ma voix, amène sa voile, hisse un feu et nous attend. Nous nous rallions tous les trois, l'étambrai est réparé à faux frais avec des roustures, et à minuit nous remettons en route sous très petite voilure. Le temps est tout à fait mauvais, de la pluie, du vent, la mer devient grosse ; rien ne peut être mis à l'abri de l'eau dans les embarcations et le pain et le biscuit, en sacs ou dans des caisses en bois courent les plus grands risques d'être très avariés.

Ainsi se passa cette seconde nuit, plus horrible peut-être que la première, mais qui nous faisait voir quel temps nos canots pouvaient supporter.

Au lever du soleil, qui chassa les nuages, pour éviter la perte de temps que devait occasionner la réparation de notre étambrai, le grand canot essaya de nous prendre à la remorque. Nous fûmes obligés de larguer immédiatement ; les bosses mises en doubles nous pressaient par moments en dessous, nous faisaient embarquer beaucoup d'eau et menaçaient de nous renverser ; et les secousses imprimées aux deux embarcations faisaient craindre des avaries plus graves encore. Nous gouvernâmes pendant près d'une heure avec deux hommes debout à l'avant. Un aviron coupé nous servit à établir sur la lisse un faux banc où le mât prit un second point d'appui, l'étambrai fut consolidé par de nouvelles roustures et un hauban de travers nous permit de compter sur un peu de solidité.

C'était le 27 aout à midi, précisément comme Magdelaine et moi observions la hauteur méridienne, nous nous trouvâmes subitement entraîné dans une mer démontée. Nous étions un peu au nord du récif de l'Alerte probablement, et un violent remous de courant produisait cette mer énorme au milieu de laquelle un navire ordinaire eût été mal à son aise. Quand le canot était dans le creux des lames, on ne voyait plus que celle qui s'étendait en avant et celle qui déferlant derrière menaçait de l'écraser. Le canot-major était en tête, le grand canot le suivait, puis en dernier lieu, chose rare, venait la baleinière. Toute mon attention était portée sur la barre et je faisais gouverner bien plein la lame de l'arrière. Quand tout à coup, au sommet d'une lame je ne vis plus qu'une des deux embarcations au loin derrière moi !... Amener ma voile et me mettre debout à la mer avec les avirons fut l'affaire d'un instant... Puis je vis le grand canot sans voiles, son pavillon en berne !... Qu'était-il arrivé ?... Quelques moments après il passait auprès de moi, mais Magdelaine n'était plus dedans !...

Redire les impressions, les angoisses que je ressentis à ce moment est chose impossible ... Qu'était devenu Magdelaine ? Magdelaine perdu !... heureusement pour le patron du grand canot, on me cria que la baleinière l'avait rattrapé. J'attendis encore et bientôt effectivement, je pus le voir passer auprès de moi.

Pendant que son instrument à la main, il observait. la hauteur du soleil, son canot avait été rempli par une lame et lui-même emporté à la mer ne s'était pas encore rendu compte de sa position que déjà son embarcation était à plus de cinquante mètres de lui. Il ne dut son salut qu'à un miracle. Pans le brouhaha et la confusion produits, un seul homme s'était aperçu de sa disparition et put en donner avis à la baleinière qui suivait la même route à petite distance et qui recueillit Magdelaine au moment où les forces l'abandonnaient et où il était sur le point de se laisser couler.

Le hommes de son canot, quand ils ne le virent plus, ne surent plus où donner de la tête ; celui qui était à la barre l'avait abandonnée, le patron s'en saisit, les voiles amenées, le foc traînant à l'eau tinrent le canot debout à la lame comme sur une ancre flottante et chacun, tremblant pour son existence, jeta à la mer pour alléger "l'embarcation tout ce que la lame y avait laissé. Ils réussirent enfin à la vider et à nous rejoindre, mais rien n'avait été épargné. Tout avait été jeté, jusqu'au sac qui contenait la correspondance du Capitaine et de leurs camarades en même temps que leurs livrets et leurs propres papiers, les cartes, les instruments, leurs propres vêtements et les vivres. Nous dûmes donc songer dès ce moment à partager ce qui nous restait dans les deux autres canots, ration déjà réduite pour vingt hommes, entre les trente-six qui composaient l'expédition. Ce ne fut que vers trois heures que cette grosse mer cessa et le soir seulement Magdelaine put rejoindre son canot auquel la baleinière donna provisoirement quelques vivres.

Après un événement pareil, comment ne pas reconnaître une main protectrice ? Pour moi, je l'avoue, ce sauvetage miraculeux, le bonheur d'avoir retrouvé mon compagnon que j'avais cru

perdu, cette effusion du cœur qui en fut la suite me remplirent d'un espoir et d'une confiance qui m'ont soutenu jusqu'à la fin de cette rude traversée. Magdelaine aussi, me l'a redit bien souvent depuis, après cet accident qui pouvait lui être si fatal, si fatal à tous en décourageant les esprits, alors qu'il me racontait ses impressions, ses souffrances, quand étouffé par sa casquette qui retenue par la jugulaire lui retombait sur le visage chaque fois qu'il essayait de relever la tête hors de l'eau, il était sur le point de se laisser couler. Il me disait aussi qu'il avait remercié le Ciel et n'avait plus douté de l'avenir.

Ces premiers jours furent, du reste, les plus pénibles et notre navigation ultérieure devait devenir plus facile, malgré les misères que nous eûmes encore à supporter. Jusqu'à la côte d'Australie, notre vie fut à peu près la même. Par un soleil ardent qui nous abattait, il nous fut impossible d'être sec un seul instant ; nos figures et nos mains, malgré les soins que nous prenions pour nous garantir, ne formaient plus que de vastes érysipèle en suppuration et chez la plupart, l'humidité constante de l'eau de mer occasionnait des furoncles très douloureux ; nous n'avions pas sur les bancs la place de nous étendre. Tout sommeil était absolument impossible, tout repos était fatigant.

Tous les jours à midi je prenais la hauteur du soleil et Magdelaine donnait la route. Nous nous dirigions sur le cap Tribulation dont les hautes montagnes nous promettaient une reconnaissance facile. Le 28 à 9 heures du matin, Magdelaine qui était un peu en avant hissa son pavillon, il me signalait un îlot de sable que lui avait fait reconnaître une énorme quantité d'oiseaux de mer qui voltigeaient au-dessus ; nous le doublâmes dans le sud. Ce fut moi, ce soir-là, qui donnait des vivres au grand canot. Le lendemain 29, vers deux heures de l'après-midi, en avant à mon tour, je fus surpris par un remous violent et regardant avec soin autour de moi j'aperçus par tribord un récif sur lequel la mer brisait avec violence. Au delà d'une longue bande de corail dont quelques têtes isolées étaient hors de l'eau s'étendait au nord un lagon peu profond indiqué par une eau verdâtre ; il se perdait à l'horizon et nous ne pûmes voir où il se terminait. Ce banc, comme l'îlot que nous avions vu la veille ne sont portés sur aucune carte. La position assignée à ces écueils, par le journal de navigation qui suit ces pages ne peut être qu'approchée. Nous n'avions pour calculer la longitude que la vitesse estimée, mais quand aux latitudes, j'ai d'autant plus droit de les croire bonnes que notre atterrissage nous mena bien au point où nous comptions arriver.

Enfin après six jours de cette horrible navigation, nous eûmes un instant de bonheur et crûmes presque nos maux finis. Nous avions en vue une grande terre, la côte d'Australie ; mais que nous étions encore loin de notre compte !

Depuis midi le ciel était couvert, la mer dure un peu, l'horizon très chargé dans l'O. N. O nous faisaient présager la terre qui d'après notre point devait être à une vingtaine de milles.

A deux heures, en effet, nous aperçûmes un peu par bâbord, dans une éclaircie, le Cap Grafton, puis bientôt après le Cap Tribulation, la plus haute montagne de la côte, et à trois heures nous étions entourés de récifs dans toutes les directions. Nous longeâmes quantité de bancs, qui paraissaient isolés, en cherchant toujours à nous rapprocher de la terre et à la nuit nous mouillâmes, les trois embarcations démantées, à l'accote et sous le vent de l'un d'eux. Magdelaine et moi pûmes enfin échanger quelques paroles et nous communiquer nos pensées. Les hommes se racontaient aussi leurs impressions ; ceux du grand canot juraient de ne plus reprendre la mer; ils avaient assez de ces six premiers jours.

La nuit fut encore troublée par des grains et de la pluie et la crainte que nous avions de chasser. Le canot major seul ayant conservé son grappin sur lequel les deux autres canots étaient aussi amarrés.



Nous avons vécu dans cette espérance, que, sur une côte pareille, nous trouverions au moins des animaux à chasser, des racines, des fruits, des cocos, quelque chose enfin qui put nous servir de nourriture ; même, espérons-nous, les premiers fondements d'un établissement anglais, ou un bâtiment en passage ou pêchant des Holothuries ; on verra quelles déceptions nous attendaient.

Le 31 août à huit heures du matin, nous abordâmes la terre pour y chercher au moins de l'eau dont nous n'avions presque plus. La présence au point où nous arrivâmes, de naturels dont nous connaissions le caractère peu hospitalier et peu traitable, n'était point chose fort engageante, mais nécessité fit vertu. Dix hommes armés avec tout ce qui nous restait en fait d'armes et Magdelaine descendirent à terre avec un baril. On ne trouva près de la plage que l'eau saumâtre mais cependant buvable dont le baril fut rempli. On profita de l'occasion pour explorer un peu autour de soi mais on ne put rien découvrir d'utile. Les naturels s'étaient enfuis au moment où nos hommes avaient pris terre et nous ne les vîmes revenir qu'au moment où nous nous éloignions ; nous ne pûmes donc en avoir aucune explication.

Nous filions assez rondement le long de terre. Le cap au N.-N.-O. par une jolie brise de sud. Le grand canot qui avait à la traîne une ligne amorcée prit un gros poisson que nous fîmes cuire et mangeâmes quand le soir enfin, pour la première fois depuis le départ, nous pûmes prendre un instant de repos sur le bord d'une petite île boisée, au large, où nous trouvâmes un gîte provisoire (Ile Hope).

Les embarcations furent halées au sec, nous fîmes un grand feu que des factionnaires désignés devaient entretenir et campâmes autour pour une nuit qui nous parut à tous délicieuse. C'était la première que nous passions tranquilles.

Le matin avant de partir nous parcourûmes l'île dans tous les sens, mais n'y trouvâmes rien du tout. Nous fîmes le recensement de nos vivres et trouvâmes qu'il nous restait : soixante-dix kilogrammes de biscuit, une soixantaine de litres de vin et trente litres d'eau-de-vie. Nous décidâmes en commun qu'il ne fallait plus toucher au biscuit qu'il était nécessaire de garder pour le cas où, ne trouvant rien sur notre route, il nous faudrait, en dernier ressort, entreprendre les quatre cents lieues de mer qui séparent le cap nord du continent Australien de Company, capitale de l'île de Timor, qui était le point le plus rapproché de nous où nous savions pouvoir rencontrer des Européens et des secours assurés. Des lignes furent amorcées dans chaque canot, les coquillages les plus dégoûtants ramassés avec soin et nous remontâmes ainsi la côte pendant onze jours cherchant en vain de temps en temps à entrer en communication avec les naturels d'une manière utile, nous établissant la nuit sur une île déserte ou couchant dans les embarcations à l'ancre, à l'abri d'une pointe avancée, pêchant quelques poissons, tuant de rares oiseaux de mer, nous nourrissant des herbes et des racines que nous pouvions rencontrer et ne touchant à notre biscuit que quand la nécessité l'exigeait absolument. Je laisse à penser toutes les horreurs que nous avons expérimentées souvent aux dépens de nos estomacs ; et aujourd'hui, quand j'y pense, je considère comme un hasard des plus heureux qu'aucun de ces hommes affamés, qui se précipitaient avec voracité sur tout ce qu'ils croyaient susceptible d'assouvir leur besoin, n'ait été la victime d'empoisonnements. Une seule fois, après avoir mangé avec plaisir une marmite pleine d'une sorte de haricots sauvages que nous avions récolté sur un de ces îlots et dont le goût ne nous avait pas paru désagréable, nous avons été pour la plupart pris de vomissements et de coliques qui fort heureusement n'eurent pas de suites graves. Nos délices étaient le plus souvent de coquillages et du requin mangé sans autres assaisonnement que l'eau de mer et que seulement alors que nous étions tous réunis nous arrosions d'un verre de vin, tant qu'il nous en est resté. L'espoir de rencontrer un bâtiment, que nous conservions toujours, nous poussait en avant et nous empêchait de nous laisser aller à l'abattement.

Dès le 2 septembre nous dûmes songer à nous remettre en quête d'eau. Nous en avons dépensé beaucoup pour faire cuire les légumes et le poisson, et celle que Magdelaine avait prise trois jours avant était devenue si mauvaise qu'il était impossible de la boire. Vers dix heures du matin nous accostâmes une des pointes avancées du cap Flattery où se dessinait un ravin. Un coco sec sur cette terre où il n'y avait point de cocotiers, une bouteille, des traces de feu, les débris d'une embarcation européenne peinte en vert nous donnèrent à penser que ce point avait été, peut-être un instant, occupé par des naufragés comme nous. Mais cette embarcation détruite ! Que pouvaient-ils être devenus ? Était-ce un présage de ce qui devait advenir de nous ? Voilà quelles furent nos réflexions. Nous cherchâmes partout aux environs sans trouver d'autres vestiges. Il n'y avait près de la côte que des flaques d'eau très saumâtres ; il eut fallu peut-être remonter le ravin très haut pour en trouver de potable ; le pays était très accidenté de falaises et de collines rocheuses couvertes d'une végétation rabougrie, nous renonçâmes à poursuivre et remîmes en route après avoir distribué à chaque homme un quart de vin et un quart d'eau avec un peu de biscuit pour déjeuner.

Dans l'après-midi de ce même jour nous aperçûmes deux pirogues montées par plusieurs individus ; nous les accostâmes en amenant les voiles, avec l'intention de leur demander à nous faire trouver de l'eau ; il restait à peine pour les trois canots une vingtaine de litres. Loin d'être comme les premiers que nous avons rencontrés et qui avaient pris la fuite à notre approche, ceux-là avaient aussi tâché de s'approcher de nous. Sans avoir des figures bien engageantes il nous firent mille démonstrations d'amitié, nous donnant pour la moindre bribe de tabac tout le poisson qu'ils possédaient dans leurs pirogues, nous montrant la terre et nous assurant que nous allions y trouver ce que nous cherchions. Mais en voulant approcher la terre dont nous étions à près d'un mille, nous nous échouâmes à une si grande distance de la plage, où nous voyions de nombreux groupes et d'autres pirogues, que Magdelaine ne voulut permettre à personne de s'exposer, malgré les protestations des naturels qui nous offraient de nous prendre dans leurs pirogues pour nous emmener à terre. Ceux qui avaient le plus soif réclamaient mais Magdelaine donna l'ordre de hisser les voiles et nous nous éloignâmes rapidement au grand désespoir de nos nouveaux amis qui poussaient de grands cris, payant de toutes leurs forces pour nous accompagner le plus longtemps possible ; l'un d'eux ayant attrapé la ligne de pêche qui traînait à l'arrière du grand canot eut la main traversée par l'hameçon et ne cessait de nous appeler, sans avoir l'air de s'occuper de sa blessure, bien que son pouce déchiré ne fut qu'un lambeau sanglant.

Le lendemain nous nous retrouvâmes vis-à-vis de nouveaux naturels dans une position identique, sans pouvoir approcher de terre, et malgré l'épuisement presque complet de l'eau, Magdelaine refusa obstinément de laisser descendre personne, nous disant en consultant la carte, qu'il répondait de nous en faire trouver sans dangers avant le soir. La brise était très fraîche du S.-S.-E., la mer un peu grosse, nous fûmes cette journée là bien éprouvés par la soif ; mais le soir, effectivement, nous doublions le cap Melville en passant en dedans de trois îlots de cailloux qui laissaient entre eux un petit passage d'embarcation et revenant à l'O.-S.-O., accostions une belle plage de sable à l'abri du vent et de la mer.

Nous trouvâmes encore là des naturels mais en très petit nombre, ils nous firent aussi de grandes démonstrations d'amitié et nous conduisirent à un ravin sablonneux où en grattant la terre avec nos ongles nous trouvâmes de l'eau douce dont nous emplîmes tous nos barils. Ces naturels étaient au nombre de huit ou dix, il n'y avait pas de femmes avec eux et dans les environs nous ne découvrîmes aucune trace d'habitations. Ils faisaient cuire sous des cendres de gros morceaux de viande, qui devaient appartenir à un animal d'une grande taille dont nous ne pûmes reconnaître l'espèce ; ils nous en offrirent et parurent enchantés de nous voir en manger avec avidité ; nous ne leur en laissâmes guère pour eux. A la nuit nous nous

retirâmes dans nos embarcations mouillées un peu à l'écart, n'ayant qu'une médiocre confiance dans nos voisins. Le lendemain, au point du jour, quand nous appareillâmes, nous en vîmes accourir sur la plage de tous les côtés.

Sauf quelques huîtres et quelques chauves-souris que nous pûmes attraper un autre jour, en relâchant sur un îlot, où il y en avait une telle quantité que le ciel en était noir, ce furent là toutes les ressources que nous trouvâmes malgré nos recherches ; et c'est traînant cette misérable existence, que nous arrivâmes devant le Cap York, le point le plus nord de l'Australie.

Le huit septembre, après être partis de Thorne-Point vers quatre heures et demie du matin et avoir fait plus de soixante dix mille dans notre journée, vers cinq heures du soir, nous reconnaissons au loin le Mont Adolphus avec son sommet rectangulaire et horizontal et, une heure après, aidés par un violent courant, mouillions à Port-Albany.

Port-Albany avait toujours été le but de nos désirs. Nous avions entendu dire vaguement que les Anglais y avaient entrepris un commencement de colonisation, on nous avait assuré que nous y trouverions de l'eau et nous comptions dans tous les cas, y prendre un jour ou deux de repos. Les canots furent hâlés au sec, nous fîmes une grande quantité de bouillon avec un poisson que le grand canot avait pris et attendîmes le jour du lendemain.

La nuit se terminait à peine, que tous nos hommes épars dans toutes les directions, parcouraient l'île en quête des ressources qu'elle pouvait nous offrir.

L'île d'Albany laisse entre elle et la grande terre, un passage réservé, peut-être un bon mouillage pour les bâtiments en relâche, mais malgré les indications portées sur les cartes que nous avons entre les mains, nous ne pûmes même y trouver de l'eau. La baleinière, en exploration dans les baies avoisinantes de la grande terre, n'obtint pas plus de succès et au lieu d'une journée de repos que nous nous étions promise, nous dûmes repartir sans avoir rencontré autre chose qu'une nouvelle déception.

A ce moment, Magdelaine et moi nous consultâmes. Nos pensées et nos décisions s'égarèrent au milieu des idées les plus vagues et les plus perplexes : il ne nous restait plus, tout compte fait, que quarante-trois kilogrammes de biscuit, à trente-six hommes que nous étions. Pouvions nous avec cela entreprendre une traversée de quatre cent lieues qui, dans les circonstances les plus favorables, devait demander de dix à douze jours ? Devions-nous camper au point où nous étions, en essayant d'y vivre comme nous vivions depuis onze jours et attendant le passage d'un navire ? Où pouvions-nous aller, avec des hommes déjà épuisés à moitié, attaquer la côte de la Nouvelle-Guinée, où les relations de voyage disent qu'il y a quantité de cocos ?..

Cette dernière solution, pour laquelle penchait beaucoup Magdelaine, eut été, à mon avis, la perte totale de tous ceux qui composaient l'expédition. Aurions-nous en effet, réussi à atteindre facilement cette côte que l'on dit couverte de palétuviers et dont nous n'avions point de cartes ? Et qui nous dit que nous y eussions trouvé un accès facile et que les naturels ne nous auraient point inquiétés ?

Enfin nous quittions le passage fréquenté par les navires, et nous nous résignions de la sorte à ne vivre, à tout prendre pour le mieux, pendant un mois, rien que des cocos.

Camper et attendre un navire me semblait également impraticable. Nous étions justement à l'époque voisine du moment où le changement de moussons, les brises indécises, font craindre aux bâtiments d'entreprendre la traversée du détroit de Torrès, passage étroit, où il est nécessaire d'avoir le vent pour soi.

Nous sondions les hommes, nous n'osions qu'à peine les engager dans une entreprise aussi difficile que celle dont il s'agissait et nous voulions au moins avoir leur avis. Nous leur parlâmes sans détours, leur faisant entrevoir les chances et les difficultés telles que nous les voyions nous-mêmes. Ceux qui faisaient le plus d'embarras ordinairement, ceux qui avaient

juré le plus fort de ne pas se remettre en mer, ne demandèrent qu'à s'en rapporter à ce que Magdelaine et moi aurions décidé ; et il fut convenu irrévocablement que nous mettrions en route sur Company dès que nous aurions pu faire notre plein d'eau.

Nous longeâmes la côte à cette intention et, dépassant Evacis-Bay avant de la reconnaître, arrivâmes vers quatre heures devant l'Île Possession.

Le rivage était couvert d'un très grand nombre de naturels mais nous savions que nous ne risquions rien d'eux tant que nous étions dans nos embarcations et nous vîmes mouiller près de la plage. Des pirogues s'en détachèrent et vinrent vers nous avec de grandes marques d'allégresse. Nous leur demandions de l'eau, ils nous demandaient du tabac. Nous leur en fîmes voir un peu que quelques-uns des matelots possédaient encore et gardant un des leurs en otage dans le grand canot nous leur livrâmes un tierçon en leur disant que quand ils le rapporteraient plein d'eau, nous leur donnerions ce qu'ils nous demandaient. Trois ou quatre d'entre eux partirent aussitôt avec le tierçon, d'autres en grand nombre restèrent jouant autour de nos embarcations. Ils semblaient nous regarder et nous étudier avec curiosité, mais il était facile de voir qu'ils avaient eu des relations précédentes avec des navires : quelques-uns disaient quelques mots d'anglais. Ils ne portaient point d'armes avec eux et nous parurent plutôt affables et doux que méchants ; mais nous avions beau les questionner de toutes les manières, nous n'en pûmes obtenir aucune réponse satisfaisante pour ce qui nous regardait. Il y avait sur la plage un grand nombre de femmes et d'enfants, les filets pendus aux arbres, je me décidai à descendre à terre pour voir par moi-même si je ne pourrais y trouver rien d'utile ou qui put nous aider.

Avec quatre hommes des plus ingambes nous parcourûmes le terrain sans beaucoup de succès. L'eau se faisait, comme nous l'avions déjà faite précédemment, dans un trou creusé dans le sable, à une assez bonne distance de la plage. L'espace qu'il fallait parcourir pour y arriver était jonché de têtes et d'ossements de tortue blanchis par le temps et arrangés avec une certaine symétrie ; de grands et beaux arbres occupaient le centre de l'île d'un aspect peu accidenté. Nous ne trouvâmes aucun vestige d'habitation ; et il est probable que ces gens-là appartenaient à une de ces tribus nomades qui vont d'un point à un autre de la côte, formant des colonies momentanées là où le gibier ou le poisson sont abondants. Ils nous cédèrent pour un peu de tabac, une ceinture, une cravate. . . . tout ce qu'ils possédaient, c'est-à-dire, peu de choses, une tortue, quelques poissons et plusieurs petits paniers remplis d'un fruit ressemblant à une prune rouge et d'un goût très savoureux. Enfin notre approvisionnement était au complet ; jugeant inutile de rester plus longtemps en relation avec ces naturels, nous nous éloignâmes et allâmes chercher, pour prendre nos dernières dispositions et passer la nuit, un rocher isolé sur le côté sud du détroit de l'Endeavour.

A ce moment, où pleinement convaincu du peu de ressources de la côte nous prenions la résolution extrême de faire route sur Timor, il nous restait tout recensement fait : Quarante-trois kilogrammes de biscuit, dix litres d'eau-de-vie, et une trentaine de litres de vin. Tout le biscuit, fut étendu sur une voile et le partage fut fait par parties proportionnelles pour les trente-six hommes et les trois embarcations, ce qui donnait, dans une prévision de onze à douze jours de traversée, environ cent grammes de nourriture par homme et par jour ; l'eau-de-vie fut partagée de même et du vin qui resta, après une dernière distribution générale, nous emplîmes quelques bouteilles que nous devions conserver pour soutenir les plus faibles et les plus nécessiteux. Ce fut avec cet approvisionnement incroyable que le 10 septembre à neuf heures du matin nous mîmes en route sur Company, et le soir nous perdions la terre de vue pour ne la revoir que quatre cents lieues plus loin, onze jours plus tard, après avoir passé par la plus dure des privations, le manque d'eau sous un soleil brillant, dans une atmosphère que ne rafraîchissait aucun souffle de brise.

Jusqu'au dix-huit le ciel sembla nous favoriser ; la brise, plus maniable que nous ne l'avions trouvée de l'autre côté du détroit, nous faisait faire cependant d'assez belles journées. Les estomacs s'habituèrent presque à la minime ration à laquelle nous avions dû nous restreindre et quoique la mer passât encore de temps en temps par-dessus les bords de nos frêles embarcations, elle était loin cependant de nous incommoder autant que pouvait nous le faire craindre, tout d'abord, le commencement de notre traversée.....

..... Nous nous estimions à quatre-vingt lieues de notre but, quand le calme vint nous surprendre d'une manière aussi terrible qu'inattendue. Le ciel était brûlant et nous n'avions rien pour nous abriter, l'air si lourd que la respiration en était gênée. Le soleil semblait pomper tous les liquides de nos corps, la soif devenait intolérable, et cependant l'eau, peu ménagée d'abord, alors que la traversée s'annonçait si bien, diminuait rapidement. Les hommes, qui déjà depuis longtemps se contentaient d'une ration de biscuit six fois plus faible que celle à laquelle ils avaient été habitués ne pouvaient supporter une ration d'eau de moitié moins réduite. Et le vingt et un au matin il ne nous restait pas un litre d'eau par homme. Le calme cependant continuait toujours. La veille nous avions essayé de faire nager les hommes, nous-mêmes pendant une partie du temps nous étions mis à un aviron : mais la langue pendait hors de la bouche, les avirons s'échappaient des mains, il était impossible de continuer ainsi ; et cependant depuis le dix-huit nous n'avions peut-être pas gagné cinq lieues. Le premier jour on s'était dit : ça ne peut durer, à la nuit la brise reviendra, mais la brise n'était pas revenue ; et le vingt, la distance qui restait à parcourir, les vivres qui allaient manquer, l'eau épuisée faisaient jeter des regards de terreur sur l'avenir.

Jamais peut-être plus qu'à ce moment nos âmes n'avaient été pleines de terreurs et d'incertitudes ; sans avoir perdu cette dernière espérance qui soutient toujours l'homme, je commençais à entrevoir une fin bien misérable à une existence dont l'avenir me paraissait si doux. Le souvenir de mes bons parents, celui de la patrie, l'idée de ne plus revoir peut-être tout ce qui m'était cher, remplissaient mon cœur de larmes amères que je cachais soigneusement de peur de faire croire à de la faiblesse. Les hommes de mon embarcation me regardaient pour composer leur visage sur le mien ; je les voyais tous comme hébétés, sans force ni résolution et je songeai à essayer un coup de désespoir.

- Eh bien ! leur dis-je, encore une journée comme celle-là, encore un jour de calme et comme nous n'aurons plus ni vivres, ni eau, et que si nous ne nageons pas, nous ne serons pas plus avancés qu'aujourd'hui, nous n'aurons plus qu'à choisir nos places, sur nos bancs, car si la brise vient alors, elle viendra trop tard. — J'en entendis quelques-uns murmurer : — Il faudrait nager.

— Oui, il faudrait nager, repris-je, aussi cette inertie à laquelle nous nous laissons aller nous énerve de plus en plus, Company est à soixante-dix lieues de nous, mais le point le plus voisin de la côte est à peine à trente ou trente-cinq, atteignons la côte et nous sommes sauvés. Que si nous devons mourir, ce soit en braves qui défendent leur existence, que ce soit sur la poignée de nos avirons et non comme des victimes attendant patiemment le sort qui leur est réservé. Souvenez-vous de ce proverbe. Aide-toi le ciel t'aidera.

C'était sans espoir que j'avais commencé à parler, c'était avec la presque certitude d'arriver que je terminai cette allocution. Chacun secoua la torpeur qui l'engourdisait et vraiment ces hommes étaient des hommes de courage.

— Il faut nager, me dirent-ils tous. Nageons, vous avez raison, il ne faut pas mourir en lâches. Décidons les autres canots et s'ils ne veulent pas venir avec nous, partons seuls.

C'est aux hommes du canot major, en effet, que nous dûmes j'en suis convaincu, de sortir de la perplexité où nous nous trouvions. Aussitôt que je vis mon équipage si bien disposé je m'approchai du canot de Madgdelaine et lui fis part de notre décision. Ses hommes étaient abattus plus encore que les miens. Il avait dans son canot un grand nombre d'individus faibles et sans ardeur ; mais il suffisait d'un bon exemple, L'air réveillé des hommes de mon embarcation réveilla aussi les siens ; la baleinière fut appelée à l'ordre et on conclut qu'au coucher du soleil on armerait tous les avirons en se relayant par bordées pour nager jusqu'à terre ou mourir à la tâche.

Comme il avait été dit il fut fait. Et le soir à cinq heures, au moment où le soleil descendait à l'horizon, le calme plat continuant toujours, la moitié de l'équipage de chaque canot se courbait sur les avirons. C'était une véritable joute d'embarcation, on entendait de chaque côté pousser des cris d'excitation, l'espoir revenait à tous en voyant les canots filer plus qu'on eût osé l'espérer. Il en fut de même toute la nuit, les bordées se succédaient aux avirons d'heure en heure, et à chaque fois c'était un redoublement d'ardeur. Cependant, à cinq heures du matin, nous n'avions fait guère plus d'une douzaine de lieues ; les bras se fatiguaient et la chaleur, qui allait venir, donnait à penser qu'on ne pourrait pas continuer longtemps.

A ce moment, une petite brise vint nous frapper au visage : elle était contre nous, mais un vague espoir nous fit penser à la terre. A cette heure matinale, la brisé était si faible et si variable, la mer tellement plate, l'horizon si noirâtre et chargé devant nous, que j'espérais sans oser le dire, que nous étions, de beaucoup, plus près que nous le pensions. Les voiles furent hissées et une seconde après, tout l'équipage du canot, couché comme il le pouvait, sur les bancs et sous les bancs, dormait du plus profond sommeil.

Le jour commençait à poindre: le matelot qui était à la barre et moi, regardions l'horizon avec la plus grande anxiété, sans oser nous communiquer notre espoir. Enfin tout à coup, ô bonheur ! nous distinguâmes la terre devant nous. Nous étions de dix ou quinze lieues plus près que nous ne le croyions. Dix lieues ! C'est à dire une immensité, car à ce cri de Terre ! deux des plus forts hommes de mon canot ne se relevèrent pas: ils étaient exténués de faiblesse et de besoin,

Le canot major avait pris beaucoup d'avance ; nous amenâmes la voile, je chargeai mon fusil et tirai coup sur coup tant que je pus, pour signaler mon allégresse aux autres canots que nous ne voyions pas encore, mais qui comprirent et bientôt nous rallièrent. Nous piquâmes droit sur terre à l'endroit le plus voisin ; ce qu'il nous fallait avant tout, c'était de l'eau.

Nous avisâmes un enfoncement qui nous parut être une rivière et nous nous lançâmes à la recherche d'eau douce. Hélas! nous devions encore éprouver une rude déception. Nous étions dans un marais bordé de palétuviers, véritable labyrinthe dont nous ne trouvâmes pas la fin. Nous pataugeâmes de deux heures à six heures du soir et ce ne fut qu'à cette heure que nous aperçûmes un feu à peu de distance dans l'intérieur. Nous nous dirigeâmes dessus et vîmes venir à nous une petite troupe de Malais. Nous tînmes conversation avec eux et d'une manière ou d'une autre, ils comprirent notre situation. Aussitôt, ils nous apportèrent dans des feuilles, de l'eau, du vin de palme et des pistaches, de manière que chacun, sans avoir à sa soif, put cependant se désaltérer un peu. Après ces premières preuves d'amitié, ils nous firent signe de descendre à terre et d'aller à leur village, distant d'un quart d'heure environ de l'endroit où s'arrêtèrent les embarcations, nous faisant entendre qu'ils nous donneraient beaucoup à boire et à manger : nous nous partageâmes en deux bandes: avec l'une s'éloigna Magdelaine, sans souliers, les pieds déjà tout endoloris, meurtris et sanglants ; avec l'autre, je restai à la garde de nos canots. Ce n'était point là leur compte et, j'en suis bien certain, leur but était de nous éloigner tous, pour piller à leur aise. Ils insistèrent

beaucoup pour nous décider à aller tous, mais, comme nous ne cédâmes point, leurs offres devinrent moins empressées, et tout ce que nous pûmes obtenir fut cinq citrouilles et un panier de pistaches en échange de ceintures et de vêtements; sans avoir obtenu davantage, Magdelaine et les hommes qui étaient avec lui revinrent dévalisés de tout ce qu'ils avaient emporté. Comme il était nuit, nous remîmes au lendemain pour tâcher d'avoir quelques provisions et nous nous retirâmes dans nos canots qui furent mouillés au milieu du marécage, hors de portée de terre. Au matin nous nous aperçûmes que malgré notre surveillance, quantité d'objets nous avaient été volés, parmi lesquels un fusil et la montre du grand canot. Je descendis à terre avec tout ce dont nous pouvions disposer comme objets d'échange, pour tâcher de nous procurer quelques aliments, mais je ne trouvai plus personne à qui parler. Tous les Malais étaient renfermés dans leur village, entouré d'un fossé large et profond, qu'on ne pouvait franchir que par un pont très étroit sur le milieu duquel se tenait un factionnaire armé d'un fusil. Je m'en approchai, il me fit signe qu'on ne passait pas ; de l'autre côté, je voyais bon nombre d'individus armés de grands kris et de fusils; je n'avais que huit hommes avec moi, je jugeai inutile de forcer la consigne. Je demandai à parler au chef, mais toutes mes demandes restèrent sans réponse et je fus obligé de m'en aller comme j'étais venu. Je battis pendant un moment la campagne, pour chercher de l'eau douce et n'en trouvai point, et j'étais suivi de loin par des groupes armés qui s'arrêtaient et gesticulaient avec menaces quand nous voulions revenir vers eux. Enfin nous fûmes obligés de repartir sans secours de cet endroit inhospitalier.

Ce fut encore une journée à passer sans eau, mais ce devait être la dernière et nous avions comme consolation le souvenir du verre d'eau bu la veille et un morceau de citrouille qui, bien que tout crû, nous parut excellent et bon pour rafraîchir.

Le soir, après avoir longé la côte tout le jour, nous rencontrâmes le lit d'un petit torrent et entrevîmes la fin de nos aventures, après avoir été si souvent sur le point de désespérer. Nous fîmes notre eau et mîmes en route sur Company, qui était encore à trente lieues de nous et où nous arrivâmes le vingt-deux à dix heures du soir.

Il y avait trente-six heures que nous n'avions pris pour toute nourriture qu'un morceau de citrouille cru et vingt-huit jours que nous courrions les mers sans repos et sans trêve, sur les mêmes bancs, et dans les mêmes vêtements trempés d'eau de mer.

A Company, toutes nos misères étaient finies et nous remercions le Ciel comme d'un miracle de la réussite de l'expédition. La santé de personne ne donnait de craintes sérieuses.

Je m'arrêterais ici, si je n'avais à remercier ceux à qui nous dûmes des soins si empressés, et aussi à raconter une scène dont le souvenir me laisse encore une impression bien pénible et de laquelle j'ai ressenti l'émotion la plus aiguë de ma vie.

En arrivant sur la rade que domine la ville, dont les feux s'éteignaient l'un après l'autre, nous accostâmes une petite goélette malaise mouillée non loin de terre, où l'on ne put rien nous donner, mais d'où l'on nous conduisit à terre. Magdelaine se rendit, porté pour ainsi dire, chez le Résident, M. Fraënkel qui, sans écouter davantage ses explications, le laissa aux premiers mots aux mains de quelques amis et accourut vers nous les bras ouverts. Par ses ordres, un vaste chaudron de riz fut aussitôt apporté pour l'équipage, une ration de genièvre fut distribuée à chacun et le péristyle d'une vaste maison au bord de la mer, installé pour le repos de la nuit. J'avais été emmené chez lui où je trouvai Magdelaine en face d'une table chargée de mets, et pendant des heures, que la joie, le bonheur, l'aménité de ceux qui nous entouraient, faisaient écouler bien vite, comblés d'attentions et de marques d'intérêt, nous répondîmes aux mille questions dont on nous pressait, sur les péripéties de notre voyage. A deux heures, personne ne pensait à se retirer, mais M. Fraënkel fit observer qu'il fallait nous

laisser prendre du repos ; s'excusant sur son logement qui ne lui permettait de ne loger que l'un de nous, il me pria d'accepter l'hospitalité que m'offrait le docteur Denis. Le docteur parlait très bien le français, ses manières affables, son air doux et mélancolique, l'intérêt bienveillant qu'il semblait prendre à nos aventures, me liaient à lui volontiers ; nous causâmes encore tous les deux seuls une partie de la nuit. Je ne me couchai qu'à quatre heures et comme si j'avais perdu l'habitude du sommeil, je ne pus m'endormir.

Dès le point du jour, je me levai et trouvai, debout aussi, mon hôte qui ne s'était pas couché et avec lequel je partageai un œuf frais et une tasse de lait ; puis le laissant à ses affaires, je courus voir comment les hommes étaient installés.

M. Fraënkel avait déjà pris toutes les dispositions qui paraissaient les meilleures : un créole hollandais, M. Thudens, avait fourni une vaste maison isolée, meublée de nattes, où devait coucher l'équipage et avait été aussi chargé des repas réglés ainsi qu'il suit : à 6 h. Le matin, café sucré avec biscuits de fécule de riz et un verre de genièvre ; à midi et à 6h du soir, du bouillon, de la viande avec du riz et des ignames et de l'eau acidulée avec de la mélasse pour boisson. Magdelaine et moi étions à la table du Résident. Toute la journée se passa à achever les installations du logement de l'équipage et à acheter pour chacun ce qui paraissait indispensable: à tous ces hommes qui venaient de souffrir, sans se plaindre, les plus dures privations, il fallait alors des soins de petite maîtresse ; tout en se disant contents de leur sort de leur manière d'être, ils se plaignaient de mille maux ; ils demandaient encore cinquante choses, du gin à chaque repas, des chapeaux de paille, du tabac, des pipes, de l'argent que nous ne pouvions leur donner... M. Fraënkel se prêtait de la meilleure grâce du monde, à toutes leurs exigences et passa une grande partie de sa journée au milieu d'eux, leur prodiguant avec le docteur, tous les soins que pouvait réclamer leur position.

Vers le soir on signala le paquebot, qui tous les mois part de Batavia et fait le tour des Moluques pour revenir à son point de départ. Le Résident consulta Magdelaine lui disant combien il regrettait que Timor ne put nous offrir plus de ressources mais qu'à moins qu'il ne voulut remettre son départ au mois suivant, il lui conseillait de partir avec ce navire pour Batavia.

A ce même moment je sortais à peine de la chambre que l'hospitalité du Docteur m'avait offerte, me dirigeant vers la maison du Résident où je savais trouver Magdelaine, quand je m'entendis appeler et me retournant je vis accourir vers moi le petit domestique malais qui nous servait. Sans deviner au juste ce qu'il me disait, je compris à sa voix, à ces gestes, qu'un malheur venait d'arriver. Une seconde après j'étais en face du docteur Denis. Il était dans son cabinet, assis sur un fauteuil, devant sa table de travail, sa main tenait encore un large bistouri et de sa gorge béante s'échappait un flot de sang qui déjà inondait le plancher. Non ! rien ne pourrait rendre l'impression d'horreur et de stupéfaction qui me saisit, je restai muet, la bouche ouverte, pâle et comme si j'allais tomber évanoui. Dominant cependant mon émotion, je voulus m'approcher de lui. Il ne pouvait plus rien dire, mais sa main me faisait signe de m'éloigner ... que faire ? que devenir ?

Sur ces entrefaites, le Résident, prévenu presque aussitôt que moi, arrive avec Magdelaine. Il se précipita vers le docteur.

- Denis, qu'avez-vous fait? s'écrie-t-il, Que faut-il faire ? Vous êtes médecin, que faut-il faire ?... »

La voix du Docteur était éteinte et de sa main il faisait signe qu'il voulait écrire. On lui donna tout de suite un crayon et du papier.

Il y eut un moment de silence terrible pendant lequel on n'entendait que le crayon courant sur le papier et le résident nous lut :



- Je suis médecin, je sais ce que j'ai fait, rien ne peut me sauver et vous ne pouvez que prolonger mes souffrances.

M. Fraënkel nous regardait et la salle s'emplissait de serviteurs, de curieux.

- Mais enfin, Denis, qu'avez-vous fait ? Pourquoi me faire tant de peine à moi qui suis votre ami !

Il demanda encore le papier et écrivit. « Je n'ai pas empoisonné cette femme, mais je ne puis survivre à l'idée de savoir qu'on peut le supposer ».

Quelques minutes encore et il reposait sur un canapé ; un vieil empirique malais lui posait des compresses d'eau froide sur la gorge. On ne pouvait plus rien espérer pour lui. Il s'était introduit le bistouri au milieu de la gorge et coupant d'un côté, il l'avait ensuite retourné de l'autre, coupant ainsi les principes de la vie.

Un chirurgien qui arrivait par le paquebot fut mis en réquisition et s'installa auprès du moribond et pendant qu'on allait chercher le Ministre, je fus emmené par M. Fraënkel qui pour cette nuit me logea sous son toit.

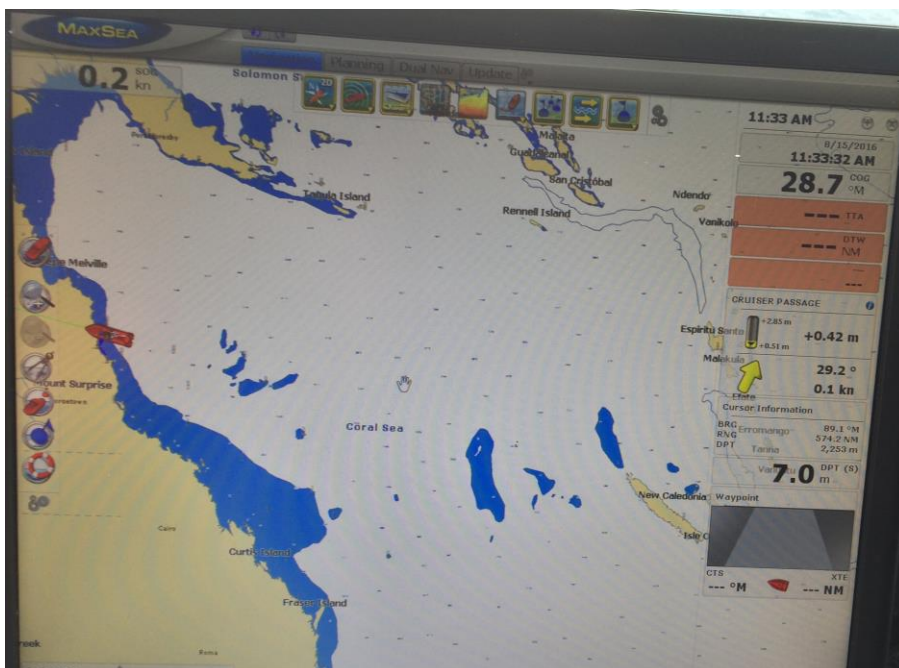
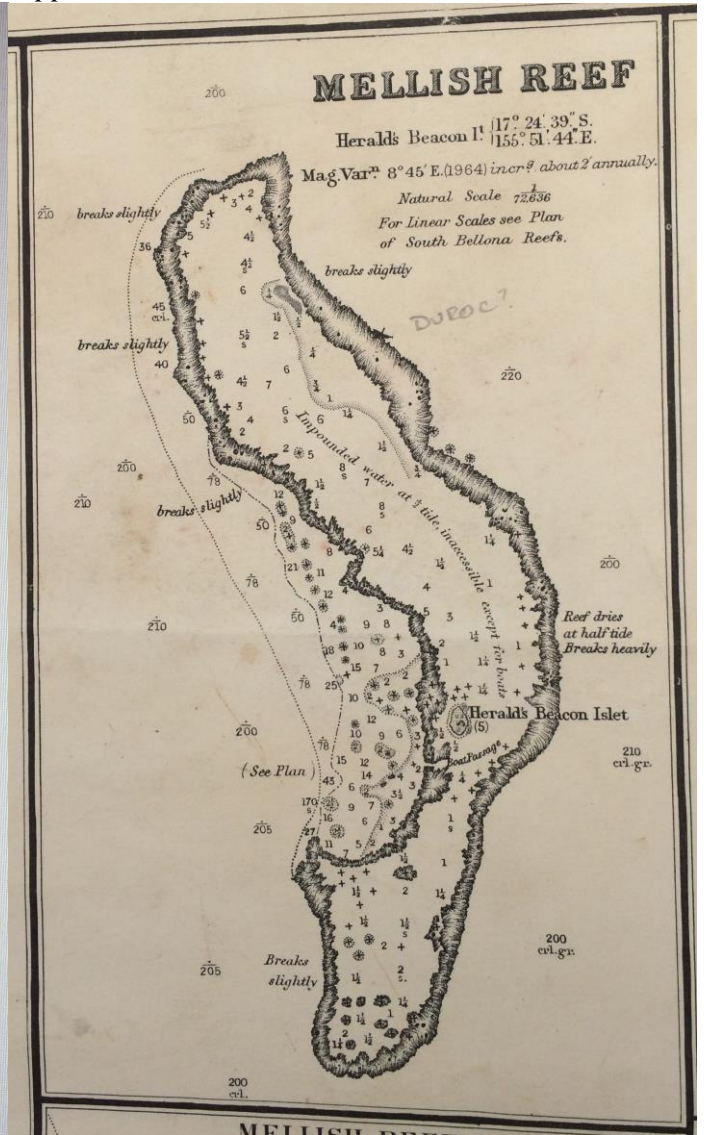
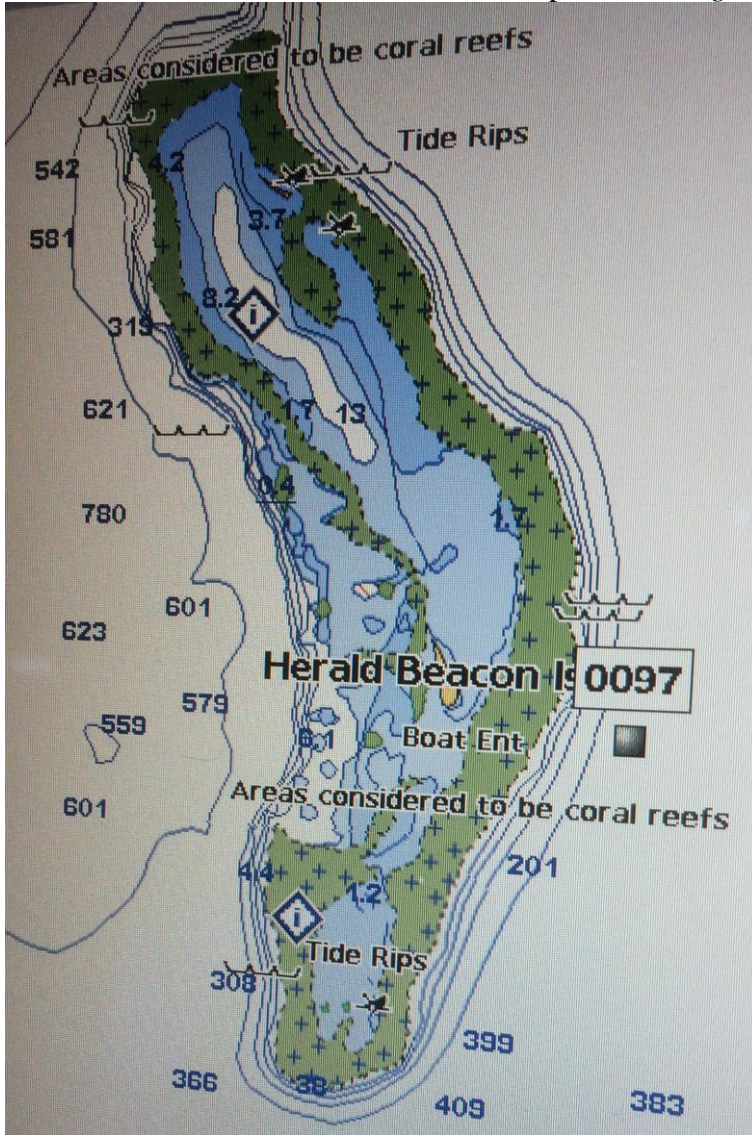
Le lendemain nous courrions sur le « Padang » vers Batavia, quittant Timor où M.de Lavyssière devait trente jours plus tard arriver à son tour avec la « Délivrance ». (bateau de 14m, et 31 personnes)

Transfert sous format électronique des archives familiales 2016

## Voyage effectué par les trois canots après le naufrage du DUROC



Le Reef du Mellish, en Jaune, la partie immergée, appelée Herald Beacon Islet



Sur cette carte GPS, la main positionne le Mellish entre la Nouvelle Calédonie et l'Australie. Dans la mer de Corail, Au nord est de Frazer Island. A l'est de Cap Tribulation (pointe rouge)

## **Expédition en Océanie 1853-1856**

### **Le DUROC**

**AVISO A VAPEUR , gréement en brick (2mats)      Classe Marceau**

moteur 2 cylindres, 1 hélice, puissance 201chi

29-4-1850 mise sur cale à Cherbourg

16-1-1852 lancement, dimension : 43.21m\*7.8m\*2.93m, vitesse : 9.55N

30-1-1853 : appareille de Cherbourg pour Tahiti (Cdt de Lavayssière de Lavergne),

16-5-1853 : escale Ste Croix de Ténériffe.

28-5-1854 : sur rade de Papeete (Cdt Lavayssière de Lavergne).

18-1-1855 : arrivée à Nouméa (NC).

3-2-1855 : mouille à Balad (NC),

18-5 au 14-6-1855 : visite de la côte NO de l'île, puis Tahiti, et mission à Tonga-Taboo.

13-5-1856 : appareille de Callao pour Tahiti.

5 au 7-6-1856 : escale à Taiohaé (Marquises).

11-6-1856 : arrivée à Papeete.

13-8-1856 : naufragé sur le récif de Mellish à 160 N de la Nouvelle-Calédonie

Commandant                   : M de Lavayssiere de Lavergne, (38 ans en 53), a déjà fait 2 fois le tour du monde en tant qu'officier.

Officier en Second         : Augustin Magdelaine , enseigne de vaisseau, (23 ans en 53).

Officier                        : Antoine Augey-Dufresse, aspirant de 1<sup>er</sup> classe, (22 ans en 53)

Le DUROC avait été mis à disposition de la reine Pomaré de Tahiti.

L'occupation complète des îles étant difficiles, la reine soumise à l'influence Française, se déplaçant ainsi, amenait les tahitiens à reconnaître positivement l'autorité de la France et à vivre sous son protectorat.

M de Lavayssiere connaissait les mœurs, les usages et la langue des tahitiens.

Un appartement pour la reine était aménagé sur le navire.

M de Lavayssiere était accompagné de son épouse et de leur fille âgée d'un an au départ.

En fin de mission, le navire passe par Nouméa puis doit rentrer en France via le canal de Torres.

Antoine Augey Dufresse

Embarque à Cherbourg sur le DUROC le 12/2/1853.

Nommé Enseigne de vaisseau le 8 mars 1854.

Chargé des montres en 1853 jusqu'au 1/09/1855

Directeur de l'arsenal de Tahiti du 1/10/1855 au 10/3/1856,

Hospitalisé à Papeete du 1/1/1856 au 11/03/1856.

Arrivé à Marseille le 31/10/1856

Information complémentaire : Le rapport de Augustin Magdelaine mentionne :

Lors de leur navigation entre le Mellish et Cap Tribulation, « Le 28 aout, les 3 canots ont établi la position d'un récif de sable rouge, non cartographié ». Il s'appelle aujourd'hui le "Récif Magdelaine" existant sur les cartes marines Australienne.

# Données techniques des avisos à hélice Marceau et

## Duroc (sources Archives de la Marine Cherbourg)

modifié conformément à la dépêche ministérielle du 19 Novembre 1851

Longueur du navire	43,20 m
Largeur	7,80 m
hauteur	2,93 m
vitesse maxi au moteur	9,55 Nd
Moteur 2 cylindres, 1hélice, puissance 200 chevaux	

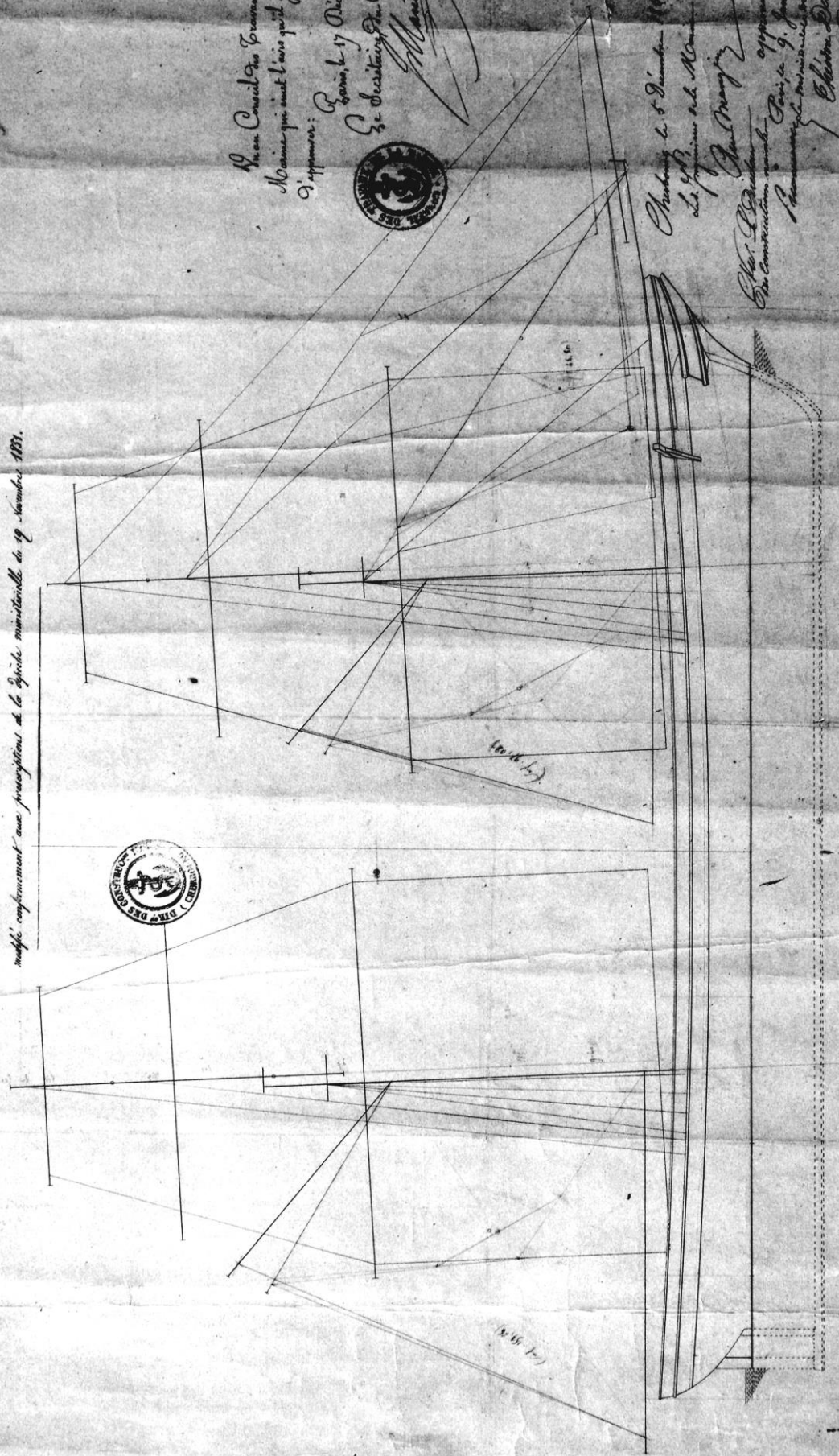
Voiles	cotés	pied	Chute	Surface m <sup>2</sup>
Grand Mat				
Brigantine	9,70	19,40	9,90 / 19,90	148,19
Gd Hunier	11,00	16,00	7,40	99,90
Gd Perroquet	7,50	11,00	9,00	46,25
Mat de Misaine				
Misaine Goélette	8,00	10,70	8,80 / 19,70	109,60
Gd Hunier	11,00	16,00	7,40	99,90
Gd Perroquet	7,50	11,00	5,00	46,25
Gd Foc		7,80	12,10	49,19
Surface totale				599,28

	Longueur	Diametre
Grand Mat	20,80	0,42
Mat de Misaine	19,90	0,42
Mat de beaupré	7,60	0,42
Gd Mat de Hune	19,00	0,22
petit mat de Hune	19,00	0,22
Bout dehors	10,00	0,18
Gd Vergue	17,00	0,29
Vergue de Misaine	17,00	0,29
Vergue Gd Hunier	13,40	0,23
Vergue pt Hunier	13,40	0,23
Vergue de Gd perroquet	8,30	0,15
Vergue de pt perroquet	8,30	0,15
Corne de Brigantine	10,30	0,22
Gui de Brigantine	16,00	0,27
Corne de misaine	8,60	0,18

# Projet de mâture et de voilure des avisos à hélice, de 120 chevaux,

Le *Navarre* et le *Duroc*.

modifié conformément aux prescriptions de la Spécification ministérielle du 29 novembre 1851.



Le Com. d'Aviation des Travaux Publics  
Même que tout le bois qu'il y a lieu  
d'approuver: Paris, le 17 Décembre 1851.



Le Secrétaire du Com. d'Aviation  
*[Signature]*

Charles L. de Duroc (1851)  
Le Capitaine de Navire

*[Signature]*  
En Commission le 9 Janvier 1852  
Par le Ministre des Travaux Publics  
*[Signature]*